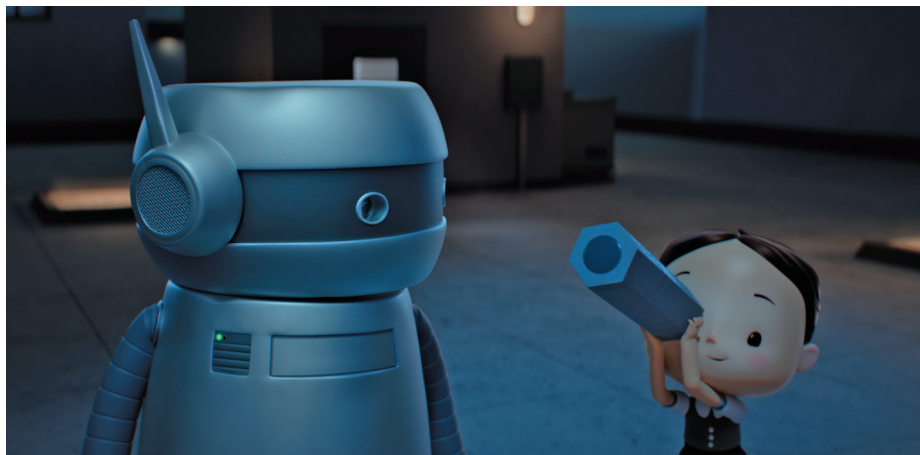




Space Cadet

de Kid Koala

Se souvenir des belles choses

MARTIN GIGNAC

Les auteurs de quelques-uns des meilleurs films d'animation modernes — de **Flow** à **Robot Dreams**, en passant par **Le garçon et le monde** et **La tortue rouge** — ont démontré que l'on pouvait très bien se passer de dialogues pour véhiculer les émotions. Ravissement pour le cœur et l'âme des petits et des grands, le long métrage **Space Cadet**, de l'auteur, compositeur et *scratch DJ* montréalais Eric San (mieux connu sous le nom de Kid Koala) s'inscrit dans cette lignée. Adaptée de la bande dessinée éponyme conçue par San, cette fable universelle traite d'amour, d'amitié, de survie et de mortalité sans faux-semblants ni leçon de morale. L'histoire est celle de Céleste, une jeune scientifique déterminée qui est devenue astronaute pour suivre les pas de sa mère aujourd'hui disparue. Dans quelques jours, la jeune femme va partir seule pour sa première mission inter-stellaire, un voyage qui l'amènera à visiter les galaxies et qui la forcera à affronter la colère des vindicatifs habitants d'une planète éloignée. Pendant ce temps sur Terre, son robot désuet se languit de son absence. Pour tuer l'ennui, il se replonge dans son passé.

Derrière une désarmante simplicité narrative se cache un récit complexe qui possède plusieurs niveaux de lecture. Les plus jeunes se délecteront des péripéties de Céleste, pleines d'action, d'humour et de paysages expressifs. Le public mature, quant à lui, se laissera bercer par les péripéties de Robot, amoindri par un bogue technique qui l'empêche d'utiliser pleinement sa mémoire et qui, donc, est forcé de choisir quels souvenirs conserver sur sa carte. Doté d'une profondeur inédite dans le traitement de ses thèmes, **Space Cadet** marque les esprits et s'avère d'une grande sensibilité tant par ses ellipses mélancoliques que par sa finale bouleversante. En rappelant l'importance du temps qui passe, le scénario de Mylène Chollet foisonne de moments qui façonnent l'identité des personnages. L'activité préférée de Céleste et de son robot est de se livrer à des concours d'origami, un art qui devient la métaphore par excellence du film. À partir de presque rien, d'une simple feuille de papier ou d'un scénario, il est possible de construire les univers les plus merveilleux. Tout ce dont on a besoin est un peu d'inventivité. Ce maître mot transparait dans chaque image. L'animation rétro peut paraître simpliste, elle n'en demeure pas moins élégante et d'une grande pureté, participant même à générer de beaux moments de nostalgie.

En laissant les mots au vestiaire, le récit se concentre sur sa trame sonore mélodique très travaillée. Les sons et la musique sont le moyen de communication privilégié entre Céleste et son ami de métal, tout en étant une belle source de poésie, comme ce signal qui n'est pas sans évoquer celui utilisé dans **Close Encounters of the Third Kind**. Mais ils marquent également les temps forts du périple semé d'embûches de Céleste. Kid Koala signe pour l'occasion une exquise bande sonore jazzée qui se mêle habilement aux chansons originales, notamment de Karen O, et aux reprises de classiques anglophones interprétés par Martha Wainwright ou Emiliana Torrini. La musique est ici un véritable vecteur d'émotions, qui parvient à accompagner le crescendo de tension, avant d'arriver à une séquence finale en forme d'apothéose avec une pièce du groupe Beach House.

Beau et déchirant comme la vie, **Space Cadet** est une animation lumineuse, peuplée de personnages irrésistibles et d'un univers si attachant qu'on souhaiterait qu'il dure éternellement. Si le dénouement ne laisse pas présager une suite, il permet en revanche d'entrevoir toutes les possibilités qui s'offrent à Kid Koala pour aller explorer de nouvelles planètes, cinématographiques celles-là. (Sortie prévue : février 2026) **CE**



Québec / 2025 / 86 min

REAL. Kid Koala **SCÉN.** Mylène Chollet **MUS.** Kid Koala **MONT.** Alain Baril et Corinne Merrell **DIST.** Entract Films—Les Films Opale